

Une guerre de positions (1915-1918)

La guerre des tranchées

Après l'offensive des Alliés, la guerre change de visage. Les soldats creusent des **trous** et des **tranchées** afin de se protéger des tirs ennemis. Des lignes d'environ **2 mètres** de profondeur se forment parfois sur **plusieurs kilomètres**.

De nouvelles armes

Pour le combat dans les tranchées, les ingénieurs mettent au point la **grenade** et le **lance-flamme**. En 1915, les Allemands utilisent des **gaz meurtriers**. Les soldats doivent porter des **masques de protection** de plus en plus perfectionnés.



Masque à gaz

Un réseau de tranchées

Défendues nuit et jour, les tranchées du front sont protégées par des fils de fer barbelés ou des sacs remplis de terre. Les guetteurs s'y relaient pour **surveiller les mouvements** des ennemis, et les attaquants s'y rassemblent avant les **assauts**.



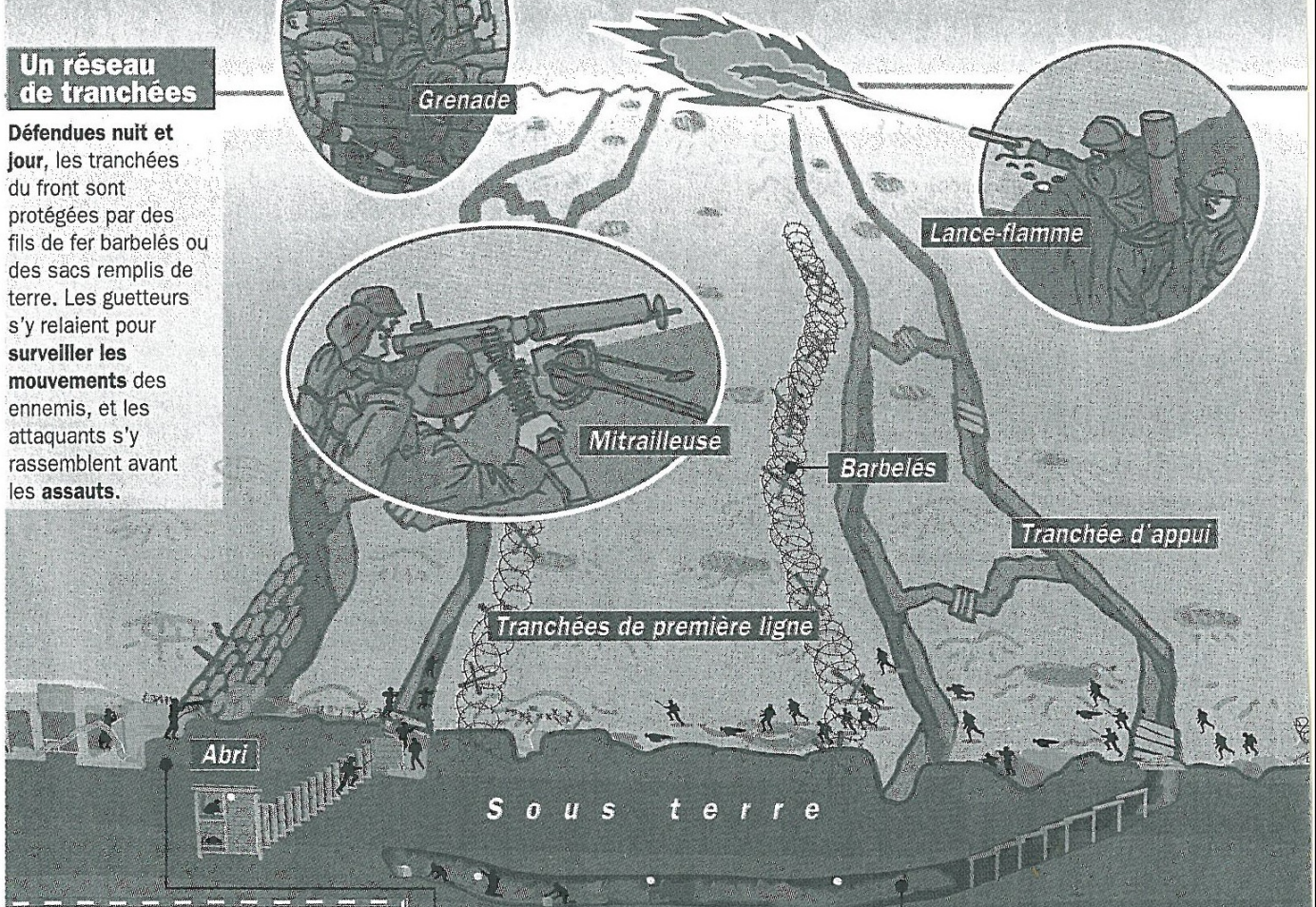
Grenade



Mitrailleuse



Lance-flamme



Tranchées de première ligne

Barbelés

Tranchée d'appui

Abri

Sous terre

Tranchée : fossé long et étroit.
Grenade (ici) : engin explosif qu'on lance à la main.

Lance-flamme : fusil qui lance des flammes à plusieurs mètres.

Sape (ici) : galerie souterraine creusée pour atteindre une position ennemie.

Points de repli

Derrière le front, d'autres tranchées sont creusées, qui permettent de **s'abriter** en cas d'attaques ou de soigner les blessés.

La sape

Les soldats peuvent creuser une **sape** pour lancer une **attaque-surprise**.

La corvée de soupe

"Emportée par des coups de vent, la pluie tombait plus serrée, plus rageuse. Elle crépitait sur les casques et glissait dans le cou ; on frissonnait.

La boue venait à mi-jambes, dans le boyau. L'eau coulait de partout de la paroi gluante et de la nuit. Ils pataugeaient dans ce ruisseau. On n'entendait

que le clapotis des pieds arrachés à la vase. La paroi molle collait aux coudes et des paquets de boue tombaient dans les seaux de vin ou de rata en faisant « floc ». Plus on avançait et plus le ruisseau de boue était profond...

Les tranchées ne tiraillaient pas, engourdies sous la pluie. Pas un obus. Au prochain tournant la colonne s'arrêtait brusquement... Laissez passer, un blessé..."

Le froid

"Ça va encore pincer dur me dit Fouillard qui enfonce son passe-montagne. Nous sortons. Qu'il fait froid ! Le camarade m'a réveillé claqué des dents, sous sa couverture mise en capuchon.

On ne voit pas à dix pas. Je regarde la nuit et j'ai froid. Cela me glisse le long des bras comme un vent glacé, et me

pénètre. Je me mets alors à danser d'un pied sur l'autre en serrant bien ma couverture. Le froid devient mauvais, vous grignote les oreilles, vous torture le bout des doigts, s'infiltré par les manches et c'est de la glace qui vous gèle jusqu'au ventre. Transi, je me remets à danser comme un ours devant mon créneau noir. La terre gercée résonne sous tous ces pieds cloutés."

La vie quotidienne dans les tranchées

Le lit anti-rats



Les « poilus »

Dans les tranchées, les soldats ne peuvent **ni se laver, ni se raser** : on les appelle les « poilus ».

Des conditions insoutenables

La vie quotidienne est très difficile. Les soldats doivent accepter la **peur permanente de la mort**, mais aussi souffrir de la **faim**, de la **soif**, de l'**humidité** et du **froid**. De plus, ils sont attaqués par les **poux** et les très nombreux **rats**.

Les rares joies des soldats

Lors des moments de repos, les « poilus » **jouent aux cartes**. Ils aiment aussi boire du « **pinard** » pour **apaiser leurs angoisses** et leurs **douleurs**. À l'heure du déjeuner, les cuisiniers apportent une **soupe** qui arrive **souvent froide**.

Les permissions

Très attendues, les permissions sont **rare**s et trop **courtes**. Les soldats rentrent chez eux quelques jours. Mais ils sont parfois déçus, car **ils se sentent incompris** par ceux qui ne combattent pas.

Pinard : vin de mauvaise qualité.

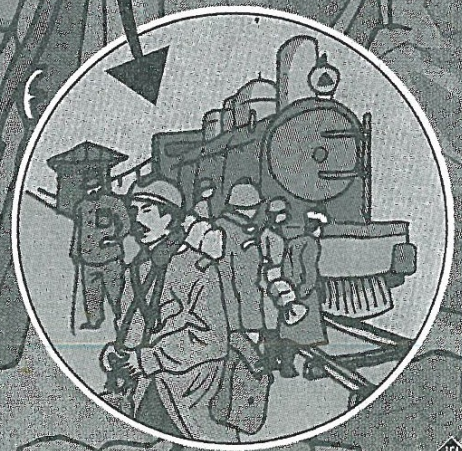
Moral (ici) : espoir en une fin prochaine du conflit.

Vaguemestre : facteur aux armées.

Permission (ici) : absence autorisée.

Le courrier

Les « poilus » reçoivent des lettres, importantes pour leur moral, grâce au **vaguemestre**. C'est lui qui emporte aussi le courrier que les soldats écrivent dans leurs tranchées pour **rassurer leurs familles**.



La boue, encore la boue

Durant le premier hiver de la guerre, le froid fit des ravages considérables parmi les poilus. De plus, la boue rendait les conditions de vie insupportables. Après le gel et le dégel, après la pluie et la neige et le labourage des obus ennemis, le fond des tranchées n'était plus qu'un marécage où les soldats enfonçaient jusqu'aux genoux. Ils avaient de la peine à marcher, les fusils s'enrayaient, les munitions étaient couvertes de terre

et les aliments souffraient de l'humidité. Le soldat ne pouvait pas se laver, il ne se déshabillait pas et devait dormir le plus souvent dans la tranchée. La boue favorisa le pullulement des poux et des puces, puis il y eut encore les rats, attirés par les morts et qui s'attaquaient aux rations déjà souillées des soldats. Enfin, il y avait la vermine, les asticots, qui s'étaient installés dans les cadavres et qui faisaient "une musique étrange... en rongant un ventre", une sorte de "long froissement de soie".

Une seule envie : dormir

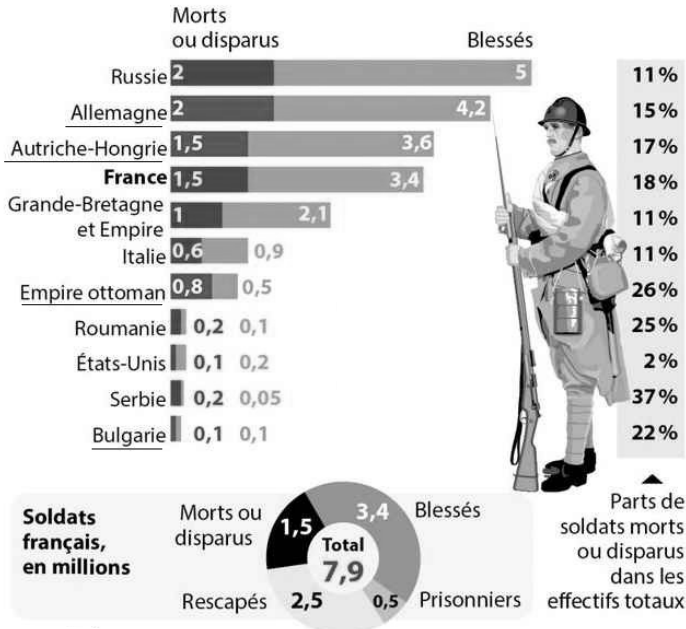
Le poilu vivait dans un état de misère physique inimaginable. Aux conditions climatiques épouvantables s'ajoutait une autre torture, le manque de sommeil. Mal équipé, le soldat devait s'envelopper dans des morceaux de tissu de fortune pour couvrir ce qui restait de son uniforme, cherchant à se

protéger avec des vieux journaux ou des peaux de lapin. Et puis il y avait la guerre et, après l'attaque, les travaux d'entretien de la tranchée, et l'évacuation des blessés et des morts. Le moindre répit devenait un moment de bonheur intense. Mais il fallait pour cela que trois conditions soient réunies : *ne pas avoir froid, ne pas avoir faim, ne pas avoir peur*.

L'ARMISTICE

Les victimes de la 1^{re} Guerre mondiale

Selon la nationalité, en millions



Le tombeau du soldat inconnu

À Paris, sous l'arc de triomphe, brûle la flamme du souvenir. Là se trouve le tombeau d'un soldat dont on ne sait pas le nom : c'est le soldat inconnu.



Monument aux morts de Villeneuve-sur-Yonne
36 000 monuments aux morts de 14-18
dans les 38 000 communes françaises



En France, dans la zone des combats, il y a eu :
350 000 immeubles détruits entièrement
500 000 immeubles endommagés
20 000 usines dévastées

Et une tuerie de quatre ans prit fin

DÉBUT novembre 1918, les troupes de l'empereur Guillaume II de Hohenzollern reculent sur tous les fronts occidentaux où le poids militaire et industriel des Etats-Unis a fait pencher la balance du côté des alliés.

« L'offensive finale », déclenchée par les Allemands en mars, leur a permis d'atteindre à nouveau la Marne où elle s'est enlisée. En juillet, sous l'impulsion de Ferdinand Foch, nommé généralissime des armées alliées, le général Henri Gouraud bloque l'avance allemande en Champagne. Dans la Marne, une puissante contre-offensive franco-américaine permet de remporter la seconde victoire de la Marne.

Fin septembre, la contre-offensive alliée est générale sur le front occidental. Le 4 octobre, le prince Max de Bade, chancelier allemand, télégraphie au président Thomas Woodrow Wilson que son pays est prêt à entamer des négociations. Les alliés exigent une reddition et le départ du Kaiser.

Le 5 novembre, deux jours après la capitulation de l'Autriche-Hongrie, les choses s'accroissent. Les ordres sont donnés pour laisser les plénipotentiaires allemands, emmenés par le ministre d'Etat Mathias Erzberger et le diplomate Alfred von Oberdorff, franchir les lignes alliées.



Le 7 novembre vers 20 h 30, près de La Capelle (Nord), le caporal Pierre Sellier sonne le cessez-le-feu, le premier depuis 51 mois, pour permettre le passage du convoi routier de la délégation allemande.

Celle-ci est accompagnée jusqu'à

la gare de Tergnier (Aisne) où elle monte dans un train pour la clairière de Rethondes à Compiègne (Oise), en pleine forêt, où deux voies en épi avaient été aménagées pour l'artillerie lourde.

« Voulez-vous l'armistice ? »

Le train de Foch, arrivé de son QG de Senlis, les y attend. Le 8 novembre à 9 heures, le généralissime reçoit la délégation dans son wagon, une voiture-restaurant réaménagée : « Voulez-vous l'armistice ? ». Le général Maxime Weygand lit le texte des conditions arrêtées par les alliés, le 4 novembre à Versailles.

A Rethondes, près de Compiègne, le wagon de chemin de fer où fut signé l'armistice, le 11 novembre 1918. Au premier plan, le général Maxime Weygand (deuxième à gauche) et le maréchal Foch (deuxième à droite).

Les Allemands demandent l'envoi d'un courrier à Spa (Belgique), QG du maréchal Paul von Hindenburg, commandant en chef.

Il y arrive le 9 novembre. Le Kaiser vient d'abdiquer, la République allemande est proclamée. L'autorisation de signer parvient le 10 au soir à Rethondes.

Dans la nuit du 10 au 11, la séance reprend. Pendant trois heures, les plénipotentiaires allemands discutent chacun des 34 articles de la convention d'armistice lue, puis traduite. A 5 h 20, le lundi 11 novembre, l'armistice est signé. Il prendra effet à 11 heures, à la onzième heure du onzième jour du onzième mois.

A 10 h 50, le soldat Pierre-Auguste Trébuchon est tué sur les bords de la Meuse, à Dom-le-Mesnil. C'est probablement le dernier mort de la guerre.

A 11 heures pile, pratiquement au même endroit, le soldat Pierre Delaluque, clairon du 415^e régiment d'infanterie, sonne les treize notes du cessez-le-feu, suivi du Garde-à-vous et Au drapeau.

Sur les centaines de kilomètres du front, de la mer du Nord à Verdun, clairons alliés et bugles allemands relaient la sonnerie tant attendue. Peu à peu, les soldats, encore abasourdis, manifestent leur soulagement en sortant des tranchées.

A l'arrière, les clochers annoncent à toute volée la fin de la guerre. On chante *La Marseillaise* et *La Madelon* dans les rues. L'immense allégresse est à la mesure du bilan : 8,5 millions de soldats tués, dont 1,4 million de Français.

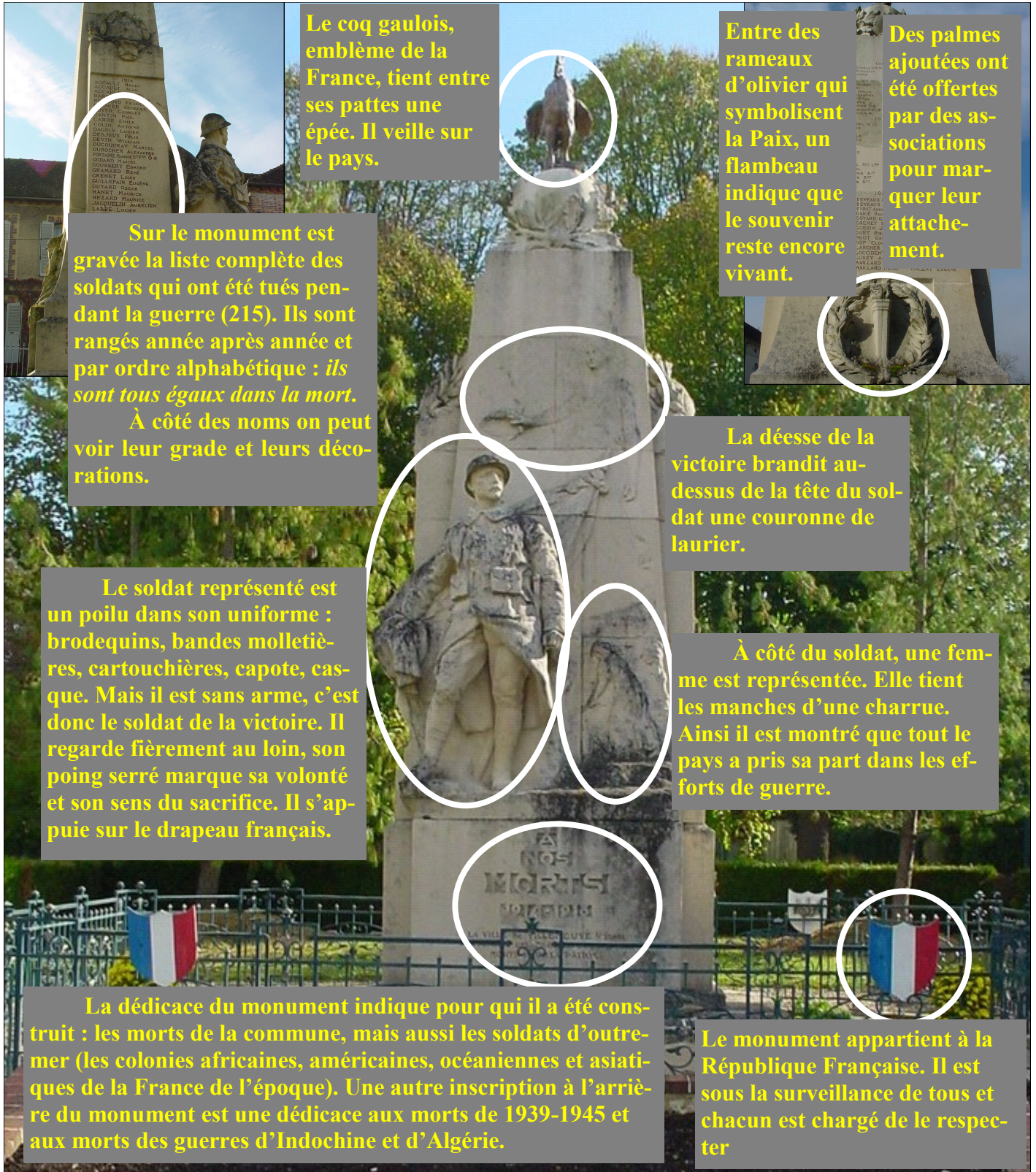
Une quinzaine seulement des 36 000 communes de France n'auront aucun nom à inscrire sur le monument aux morts.



Des soldats français pendant la guerre de 1914-1918. La boue, le froid, la peur étaient le lot quotidien des poilus.



LE MONUMENT AUX MORTS DE VILLENEUVE-SUR-YONNE



Le monument aux morts de Villeneuve-sur-Yonne a été réalisé en 1922 par la sculpteur Émile Peynot (né en 1850 à Villeneuve-sur-Yonne et mort en 1932). Le monument a été payé par une souscription publique et une aide de l'État à la commune. Le sculpteur a travaillé gratuitement.

La commune de Villeneuve-sur-Yonne possède également un monument aux morts pour la Guerre de 1870, un pour les guerres d'Afrique du Nord, de nombreuses stèles en souvenir des otages de 1870 et des résistants de 1940-1945. Au cimetière se trouve également un carré militaire avec les tombes de soldats morts pour la France.

Des cérémonies commémoratives se déroulent tout au long de l'année, à certaines dates anniversaires comme le 14 juillet, le 11 novembre ou le 8 mai.